

## Qu'est-ce que l'intégration ?

Abdelmalek Sayad

### Résumé

Tout ce qui touche à l'intégration relève avant tout de la croyance, même si les discours qui la concernent se parent le plus souvent de vertus scientifiques. La mythologie qui touche au champ social de l'immigration se reflète d'ailleurs dans le vocabulaire, avec l'utilisation des termes «adaptation», «assimilation», «insertion», «intégration», chaque fois chargés de sens, de connotations parasitaires. Cependant l'intégration, dont on suspecte toujours qu'elle n'est pas totale, pas définitive, est un processus inconscient, quasi invisible de socialisation, qui ne peut être uniquement le produit d'un volontarisme politique de la société.

---

### Citer ce document / Cite this document :

Sayad Abdelmalek. Qu'est-ce que l'intégration ?. In: Hommes et Migrations, n°1182, décembre 1994. Pour une éthique de l'intégration. Extraits du colloque de l'ADATE Saint-Martin-d'Hères, 24 et 25 juin 1994. pp. 8-14;

doi : <https://doi.org/10.3406/homig.1994.2341>

[https://www.persee.fr/doc/homig\\_1142-852x\\_1994\\_num\\_1182\\_1\\_2341](https://www.persee.fr/doc/homig_1142-852x_1994_num_1182_1_2341)

---

Fichier pdf généré le 27/02/2019

# QU'EST-CE QUE L'INTÉGRATION ?

*Tout ce qui touche à l'intégration*

par **Abdelmalek SAYAD**

Sociologue.  
Directeur de recherches  
au CNRS. Centre de  
sociologie de l'éducation  
et de la culture, EHESS.

*relève avant tout de la croyance, même si les discours qui la concernent se parent le plus souvent de vertus scientifiques. La mythologie qui touche au champ social de l'immigration se reflète d'ailleurs dans le vocabulaire, avec l'utilisation des termes "adaptation", "assimilation", "insertion", "intégration", chaque fois chargés de sens, de connotations parasites. Cependant l'intégration, dont on suspecte toujours qu'elle n'est pas totale, pas définitive, est un processus inconscient, quasi invisible de socialisation, qui ne peut être uniquement le produit d'un volontarisme politique de la société.*

**L'**INTÉGRATION est cette espèce de processus dont on ne peut parler qu'après coup, au titre d'*opus operandi*, pour dire qu'elle a réussi ou qu'elle a échoué. C'est un processus qui consiste, idéalement, à passer de l'altérité la plus radicale à l'*identité* la plus totale (ou voulue comme telle). C'est un processus dont on constate le terme, le résultat, mais qu'on ne peut saisir en cours d'accomplissement car il engage tout l'être social des personnes concernées (*i. e.* toute leur identité) et aussi de la société dans son ensemble. C'est un processus continu auquel on ne peut assigner ni commencement ni aboutissement, un processus de tous les instants de la vie, de tous les actes de l'existence.

C'est un processus qui, dans le meilleur des cas, peut se constater sans plus, et s'il peut, à la rigueur, être contrarié par quelque action extérieure qui lui soit défavorable, il n'est pas sûr qu'il puisse être orienté, dirigé, volontairement favorisé. Et surtout, il ne convient pas de s'imaginer que ce processus est tout en harmonie, qu'il est indemne de tout conflit. C'est là une illusion qu'on se plaît à entretenir et à laquelle participent tous les partenaires engagés dans ce processus. C'est une manière d'assentiment qui se réalise (ou qu'on feint réaliser) après coup, chacun des partenaires ayant son intérêt propre à cette fiction qui, par ailleurs, trouve dans le vocabulaire du monde social et politique le lexique tout désigné pour la dire. Dans l'imaginaire social, en tant qu'elle est fabricatrice d'identité (*i. e.* fabricatrice de l'iden-

tique, du même, de l'*idem*) et, par là même, négatrice ou réductrice de l'altérité (le contraire de l'identité), l'intégration finit par prendre la signification commune d'accord, de concorde, de consensus, de similitude ou pour le moins de ressemblance.

## Derrière le vocabulaire, les enjeux identitaires

La percevant et la jugeant selon le résultat (idéal) qu'on veut lui attribuer, on s'interdit d'apprécier l'intégration à sa juste réalité et surtout de réaliser ce qu'elle implique de part et d'autre de résistances, de conflits (d'intérêts matériels et plus encore symboliques), de perturbations, de remises en cause dans le système des classements sociaux (classer et déclasser). L'espèce d'édenisme (social et politique) qui s'attache au mot "intégration" porte, non seulement à magnifier sous ce rapport l'histoire passée (et l'histoire des "intégrations" passées, déjà accomplies) et, corrélativement, à "noircir" l'histoire présente qui est l'histoire des conflits présents, mais aussi à s'imaginer que le processus sociologique d'intégration peut être le produit d'une volonté politique, peut être le résultat d'une action consciemment et décidément conduite au moyen des mécanismes d'État.

Sans ignorer ou négliger l'effet propre, en cette matière, du discours (politique) sur l'intégration<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> On sait combien le discours sur l'identité est un discours performatif, un discours qui a aussi pour effet, quand les moyens lui en sont donnés, de faire advenir à l'existence ce qu'il énonce et, par là même, annonce.



celui-ci est davantage l'expression d'une vague volonté politique, et doit être regardé comme tel, que d'une action vraie sur la réalité. La vérité commande qu'on se déprenne de toutes les mythologies (même scientifiques) qui collent à la notion d'intégration pour qu'on en vienne à saisir l'acuité des enjeux sociaux et politiques, et surtout des enjeux identitaires qu'elle dissimule.

On sait que dans les luttes de classement, les individus et les groupes investissent tout leur être social, tout ce qui définit l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes, tout l'impensé social par lequel ils se constituent comme "nous" par opposition à "eux", aux "autres", et auquel ils tiennent par une adhésion quasi corporelle. Cela explique, sans doute, la force exceptionnelle de mobilisation de tout ce qui touche à l'identité.

Le discours sur l'intégration, qui est nécessairement un discours sur l'identité, l'identité de soi et l'identité des autres, et en dernière analyse, sur le rapport des forces inégal dans lequel sont engagées ces identités, est un discours non pas de vérité mais tout fait pour produire plutôt un *effet de vérité*. En cette matière, la science sociale hésite encore entre la science et le mythe. Le discours sur l'intégration est un discours fondé dans la croyance<sup>2</sup> (et le préjugé) quand elle regarde ou qu'elle louche vers la science. C'est un discours qui entremêle deux principes opposés de cohérence : une cohérence proclamée, d'allure scientifique, qui s'affirme *officiellement* par la multiplicité des signes extérieurs de la scientificité (le nombre de contrats d'études passés

sur le thème de l'intégration et le nombre d'études produites sur cet objet) et par la production d'arguments pseudo-techniques (ou bureaucratiques) ; une cohérence cachée, mythique dans son principe<sup>3</sup>.

### Sédimentations sémantiques

Il en est de la notion d'intégration comme il en est de la notion de culture avec laquelle elle a partie liée. C'est une notion éminemment polysémique, avec cette particularité qu'aucun sens qui lui advient d'un contexte nouveau n'efface totalement les sens anciens. Il se produit une manière de sédimentation de sens, une couche sémantique récupérant une partie de la signification déposée par les couches sémantiques qui l'ont précédée. Le mot d'intégration, tel qu'on l'entend aujourd'hui, a hérité des sens des autres notions concomitantes comme, par exemple, celles d'adaptation, d'assimilation.

Chacune de ces notions se veut inédite, mais en réalité, elles ne sont toutes que des expressions différentes, à des moments différents, dans des contextes différents et pour des usages sociaux différents, d'une même réalité sociale, du même processus sociologique. Celui-là a ses conditions de réalisation, a sa propre histoire et il est le produit d'un ensemble de circonstances historiques bien déterminées auxquelles il convient de le rapporter pour en comprendre la genèse et les formes qu'il peut revêtir.

Tout se passe comme si, ayant à nommer le même processus dans des contextes sociaux et aussi men-

<sup>2</sup> Cf. Smaïn Laacher, "L'intégration comme objet de croyance", in *Confluences* n° 1, 1992.

<sup>3</sup> À l'âge de la science, la "mythologie scientifique" se traduit par une forme de pulsion inconsciente qui porte à donner à un problème socialement important (comme le sont tous les problèmes d'identité ou d'intégration) une réponse à la façon du mythe ou de la religion, c'est-à-dire totale ou totalitaire, une et unitaire. Pour plus de détails, cf. Pierre Bourdieu, "Le Nord et le Midi : contribution à une analyse de l'effet Montesquieu", in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 35, novembre 1980, pp. 21-25.

taux différents, chaque époque avait besoin de se donner sa propre taxinomie. Outre les variations extérieures qui pèsent sur le système des dénominations, celles-ci s'usent très vite, se démodent, se chargent de significations parasitaires ou de connotations trop précisément localisées et qui, trop directement liées à un contexte (sociopolitique) particulier, s'avèrent trop vite anachroniques, et pour tout dire perdent trop tôt de leur rendement social et politique.

## La société française "assimile" et il n'est demandé à ceux qui sont l'objet de ce processus que de se laisser assimiler

Ainsi de l'*adaptation*, terme qui a fait son temps lorsqu'il ne s'agissait que de l'adaptation au travail industriel, à la machine, aux horaires, au rythme et aux cadences de production, ou encore de l'adaptation à la condition globale d'ouvrier et, plus largement, à la vie urbaine. Le terme a bien sûr vieilli et en vieillissant il est apparu dans ce qu'il a de plus passif, conception qui relève d'un contresens dû à des réflexes purement ethnocentriques.

### L'assimilation, ou le poids du passé colonial

Ainsi aussi de l'*assimilation*, terme que les avatars de l'histoire n'ont pas ménagé au point de le disqualifier ou, tout au moins, de jeter sur lui, maintenant que le passé colonial semble révolu, une ombre de suspicion rétrospective. Il importe de se souvenir, pour une exacte appréciation du halo sémantique qui entoure tout ce vocabulaire "identitaire" (et, nécessairement, nationalo-identitaire), de l'histoire passée, c'est-à-dire de l'histoire des usages sociaux passés de ce vocabulaire et, en l'occurrence, de l'histoire coloniale et de l'histoire des usages qui en sont faits dans le contexte colonial et à des fins de colonisation.

Tout ce vocabulaire continue, comme on vient de le dire, à véhiculer dans l'entendement qu'on en a actuellement tout le poids du passé, les séquelles de ce passé et le procès même qui a été fait ou qui pouvait être fait déjà à cette époque à ce même vocabulaire. Le vocabulaire garde la mémoire de ce passé, la mémoire de ce qu'il doit au contexte politique et idéologique propre au temps de la colonisation, et où il était soumis plus facilement encore qu'aujourd'hui, dans le contexte de l'immigration,

aux multiples interprétations et réinterprétations qu'il est susceptible de recevoir. Les antécédents que ce vocabulaire doit à son passé continuent à peser sur sa signification actuelle, continuent à déterminer, *objectivement* (*i. e.* à l'insu de tout le monde et indépendamment de la volonté des uns et des autres), le sens qu'on lui donne aujourd'hui, sens et signification qu'on croit spécifiquement actuels et tout à fait *autonomes*.

Aussi éclairante que soit la comparaison entre les deux situations, la situation coloniale d'hier et la situation de l'immigration aujourd'hui – celle-ci n'étant d'ailleurs que le prolongement de celle-là dont elle est comme une variante paradigmatique –, et aussi entre les deux moments, les deux contextes où s'est imposé l'usage de ce vocabulaire apparemment le même (hier, "assimilation" des colonisés et aujourd'hui, "assimilation" des immigrés), elle ne saurait masquer la différence essentielle, différence de nature qui sépare les deux cas de figure.

Dans le premier cas, la colonisation, c'est la société "assimilante" (et "assimilatrice") et c'est la nationalité de cette société qui sont advenues d'elles-mêmes aux colonisés et qui se sont imposées à eux, chez eux, sur leur propre territoire.

Dans le second cas, celui de l'immigration, c'est au contraire la population en instance d'"assimilation" et de "naturalisation" qui est venue à la société qui l'"assimile" et à la nationalité ou la naturalité qui la "naturalise", chez elle et sur son territoire.

Aussi la solution du nationalisme ou plus simplement de l'irrédentisme nationaliste hostile à l'assimilation, qui était dans le premier cas comme la voie ultime et la seule issue possible à la contradiction imposée par la colonisation, est totalement inconcevable et tout à fait exclue dans le cas de l'immigration. Et jusqu'à la marginalisation sociale qu'on pourrait dans ce cas imputer au refus de l'assimilation (l'assimilation de soi, de son identité, en sa forme politique surtout), qui n'est pas à vraiment parler le contraire de l'assimilation, car celle-ci ne garantit pas toujours contre celle-là.

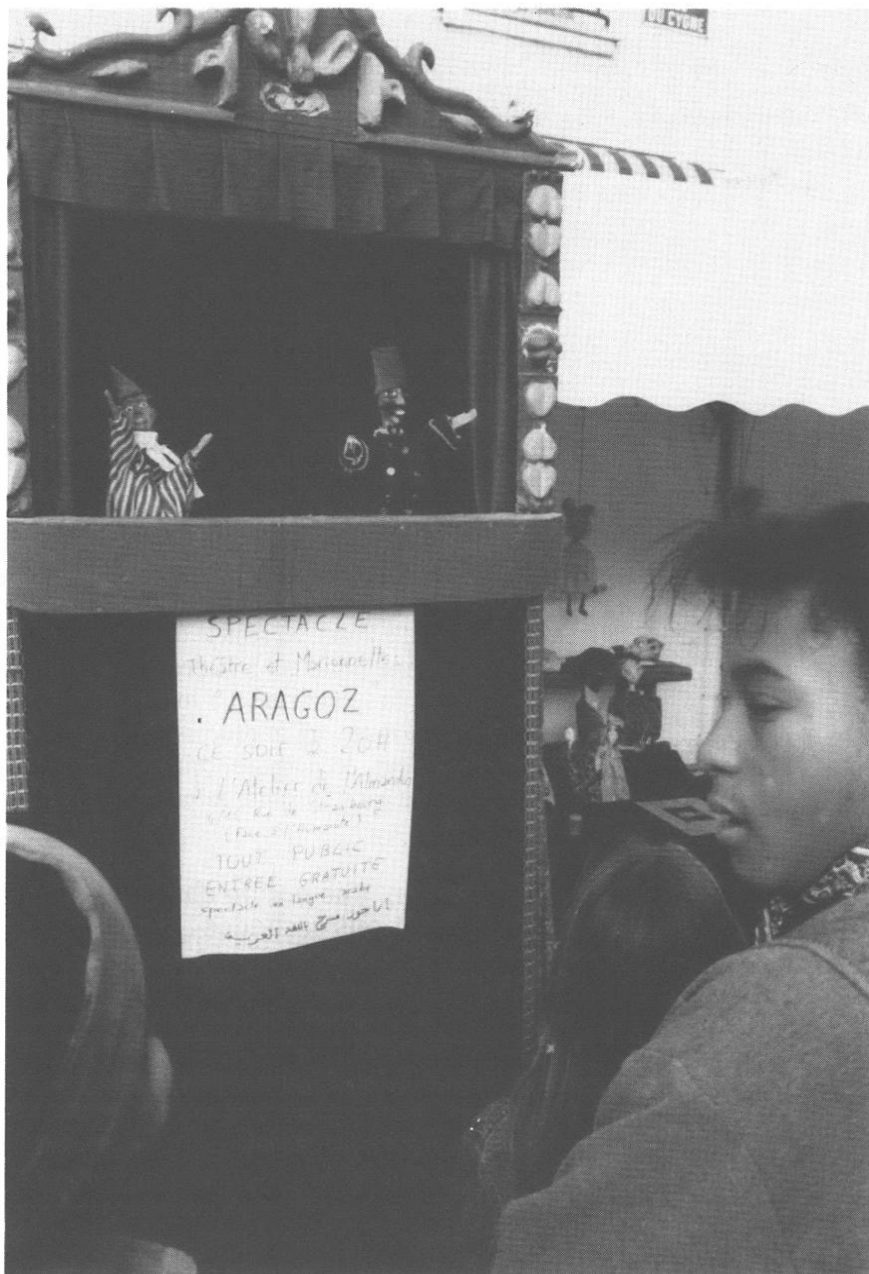
### L'assimilation, comme métaphore de l'anthropophagie

Et c'est sans doute de ce passé colonial que souffre le terme d'assimilation. Ce passé révolu, on s'est mis à découvrir l'allusion à l'opération digestive, telle qu'elle est contenue dans le mot lui-même. La mauvaise conscience aidant, on s'est mis à se gausser de cette métaphore et à déplorer l'espèce d'"anthropophagie" dont on a fait une caractéristique spécifiquement française et qui consiste à tout consommer et à tout assimiler, individus, groupes, ethnies, cultures, langues, nations, etc.

À vrai dire, la réaction à l'égard de cette réputation (vraie ou fausse) "assimilationniste" est très ambiguë : autant elle est moquée lorsqu'il s'agit de reconsidérer son histoire passée et ses effets oubliés, notamment en situation coloniale, autant elle est encore et toujours célébrée dans l'état présent et pour ses effets actuels (l'assimilation des immigrés) et continue à être magnifiée comme une vertu prioritairement, voire spécifiquement française. Une vertu civique qu'on présente comme une garantie ou un garde-fou contre la discrimination essentialiste (par nature, donc raciste) et dont on se loue aussi, le contrat social et politique ayant en France et dans la tradition française le primat sur les liens d'appartenance ethnique, la France (qu'on aime opposer alors à l'Allemagne) ne se refusant pas de faire de n'importe quel homme (en droit) un Français, sans se douter de ce que cet "universalisme" et le monopole qu'on croit détenir sur cet "universalisme" (à preuve la manière française de parler des "droits universels de l'homme") peuvent avoir de chauvin, voire d'impérialiste ("*le chauvinisme et l'impérialisme de l'universel*", pour reprendre l'expression de Pierre Bourdieu).

Comme si elle continuait à subir le poids du passé colonial, l'assimilation souffre des connotations négatives que lui vaut ce passé. D'ailleurs, plus que tous les autres termes homologues, l'acception qu'on attache au mot "assimilation" illustre à merveille le point de vue ethnocentrique, qui est le point de vue dominant (ou le point de vue des dominants), à partir duquel on définit ce qui se produit et qui doit se produire, et qu'on juge convenable qu'il se produise – ici, le point de vue descriptif est aussi un point de vue prescriptif –, chez les autres (les adaptables et les "adaptés", les assimilables et les "assimilés").

Ce point de vue de l'observateur extérieur, et d'un observateur assuré de lui-même et de sa vision du monde, attribue un rôle totalement passif à ceux dont il observe l'adaptation ou la non-adaptation, l'assimilation ou la non-assimilation. Ce vocabulaire témoigne en la circonstance de ce parti pris : c'est la société française qui "assimile" et il n'est demandé à ceux qui sont l'objet de ce processus que de se laisser assimiler, d'accepter l'assimilation dont ils sont l'objet ou, moins que cela, de ne pas la contrarier. On n'entend pas dire – et on ne l'entend pas parce qu'on ne le pense pas – que la qualité de Français peut aussi être assimilée, qu'en même temps qu'elle assimile d'autres à elle, et pour pouvoir les assimiler à elle, elle est aussi assimilée par ces autres qu'elle. On ne se souvient de ces autres que pour faire leur procès, le procès de mauvaise assimilation, la faute leur incombant alors que la bonne assimilation est à mettre au crédit et au bénéfice de la société qui assimile.



### L'insertion ou l'illusion d'une opération technique

Le terme assimilation venant à s'user, il convient de lui substituer un autre terme, nouveau dans l'usage qui en sera fait, susceptible de rendre les mêmes services et qui serait promis à un plus grand rendement social. Un certain temps, on a cru tenir ce terme à travers le mot "*insertion*". Celui-ci semble être appelé à une audience plus large, parce qu'il n'a pas été marqué à un moment donné par quelque utilisation particulière. Il paraît plutôt neutre, sans grande résonance idéologique ou ethno-idéologique puisqu'il ne vise pas par préférence une population particulière qui se distingue par son histoire et plus encore par ses origines.

L'insertion pourrait ne concerner que le lien social, le mode de relation au sein de la société et avec l'ensemble des instances sociales et la position de chacun dans le système social. Il s'agit de retrouver ou de redonner à chacun, avec l'illusion qu'il ne



s'agit que d'une opération quasiment technique (et, ici, la technicisation est pensée comme s'opposant à la politisation ; techniciser un problème social c'est du même coup le dépolitiser ou, pour le moins, l'apolitiser), la place entière et cohérente qui lui revient au centre du système autant que possible.

De la sorte, l'insertion, concept plus social et plus politique qu'ethnique, semble avoir une extension plus large, moins localisée que celle de l'adaptation et surtout celle de l'assimilation, processus qui ne porte que sur un corps *étranger* et à condition qu'il soit métabolisable, qu'il réagisse comme un "métabolite" – c'est tout ce qu'on lui demande et qu'on attend de lui, d'ailleurs. Là semble être d'ailleurs la faiblesse de ce substitut qui a eu peu de succès : il pêche par trop de syncrétisme et à vouloir embrasser toutes les situations où le processus d'insertion (sociale, politique, économique, culturelle, etc.) est en cause, il finit par n'identifier aucun cas précis.

### L'intégration, une notion chargée de significations secondes

Le lexique social et la sémantique ont quand même leurs limites, ils ne sont pas inépuisables et, de plus, ils sont toujours engagés dans un processus à la fois d'usure et de dépréciation à l'usage et de restauration et de réhabilitation après coup. Ainsi en va-t-il du terme d'*intégration*.

Vieux terme lui aussi, terme qui a servi durant longtemps, dans différents contextes, pour qualifier des situations relativement diverses ; terme qui a eu lui aussi ses heurs et ses malheurs, ses moments de prestige et ses revers ; terme qui a connu ses titres de noblesse "intellectuelle" et ses références hautement sociologiques (on ne peut en parler sans songer à la sociologie de Durkheim et sans revisiter ses écrits). En sociologie, on connaît mieux ce qu'on peut appeler une "société bien (ou mal) intégrée", que l'intégration individuelle, que l'intégration comme processus individuel. On connaît mieux ce qu'est un groupe fortement intégré, doté d'une cohésion interne, l'intégration étant alors saisie comme un état, un aboutissement, une qualité auxquels contribuent plusieurs facteurs, les uns objectifs et matériellement objectivés, les autres immatériels, d'ordre symbolique, transcendant toute la société et tout le groupe en question, leur conférant ce qui fait leur esprit, leur style propre, leur cohérence interne.

Et, sans doute, l'intégration ainsi comprise, l'intégration comme réalité sociale et par conséquent collective, est-elle la condition même de l'intégration au second sens du terme, l'intégration individuelle des parties au tout. Plus grande et plus forte est l'intégration du tout, plus fort et plus grand est le pouvoir intégrateur de ce groupe, plus nécessaire et plus facile à réaliser est l'intégration à ce groupe de chacune de ses parties constitutives, anciennes ou nouvelles.

À défaut d'un terme meilleur ou plus approprié, le mot "intégration" retrouve un regain de faveur, et au nombre des arguments qui contribuent à sa réhabilitation, on se plaît à le distinguer du mot "assimilation", l'intégration supposant l'intégrité de la personne fondue mais non pas dissoute dans le groupe, alors que l'assimilation équivaut, se dit-on, à la négation et à la disparition de cette intégrité.

Parce qu'il y va de l'intégration de l'ensemble lui-même et non pas seulement de l'intégration à cet ensemble de quelques individus qui lui sont étrangers ou extérieurs, le discours sur l'intégration est nécessairement un discours passionné, un discours chargé symboliquement, surinvesti de significations secondes qu'il importe de mettre au jour afin de mieux saisir la vraie nature et la portée exacte de ce phénomène. Pour cette raison, il ne peut être (sauf rares exceptions) un discours prédictif. Il est un dis-



cours qui retarde toujours sur la réalité sociale dont il a à rendre compte, qu'il ait à la déplorer ou qu'il ait, au contraire, à la promouvoir comme cela semble être le cas (de manière réussie ou non, cela est une autre question). L'*hystérésis* est ici une donnée inévitable, les transformations sociales les plus profondes, engageant tout l'être de la société, comme c'est le cas en cette circonstance, exigent toujours, le temps qu'elles s'accomplissent et pour pouvoir s'accomplir, une relative méconnaissance, une relative cécité collective.

Et l'on peut dire que le discours sur cette forme de réalité constitue comme un aveu, une manière de constat de ce qu'on aurait pu prévoir mais qu'on n'a pas voulu voir, de ce qu'on aurait pu savoir et connaître bien avant mais qu'on a préféré méconnaître. Un des grands malaises que suscite chez les uns et chez les autres, chez les "intégrateurs" (assimilationnistes ou non) comme chez les "intégrables" (qu'ils soient intégrés ou non), le propos sur l'intégration tient pour une bonne part à ce décalage : le discours sur l'intégration n'est audible et n'est recevable parmi ceux à qui il s'adresse en priorité – le public qui est objet d'intégration –, que par ceux qui sont déjà les plus intégrés.

À ce titre, l'analyse de l'intégration remet en cause le processus migratoire en son entier, c'est-à-dire toute la trajectoire de l'immigré et non pas seulement l'état d'aboutissement de cette trajectoire. Et de ce point de vue on peut dire que l'intégration a commencé dès l'émigration<sup>4</sup>, voire bien avant cet acte qui n'est que la manifestation de cette intégration : intégration au marché du travail monétaire, au marché du travail salarié à l'échelle mondiale, d'individus qui jusque là vivaient, bon gré mal gré, en marge et dans l'ignorance de ce marché et de tout le système économique dont il faisait partie. Cette première intégration qu'on ne voit pas (parce qu'on n'a aucun intérêt à la voir) commande toutes les autres formes d'intégration dont on n'arrête pas de parler ; elle est à leur genèse et on ne saurait parler de celles-ci sans avoir à l'esprit celle-là.

### L'intégration, effet secondaire d'actions entreprises à d'autres fins

Une fois en place dans l'immigration, c'est toute la condition de l'immigré, toute son existence qui sont le lieu d'un intense travail d'intégration, travail tout à fait anonyme, souterrain, quasiment invisible, à la manière d'un véritable travail d'inculcation ou de seconde socialisation, travail fait de petits riens, mais des riens qui ne cessent de s'accumuler quotidiennement au point de susciter, comme si de rien n'était, sans qu'on s'en rende toujours compte, et surtout sans solution de continuité apparente, de profonds changements – ce sont d'ailleurs les changements les plus durables.

Il faut que le regard porté sur l'immigration vienne à changer sous la pression de plusieurs phénomènes concomitants, les uns tenant au phénomène lui-même<sup>5</sup>, les autres relevant de la conjoncture globale<sup>6</sup>, pour qu'on montre quelque hâte à l'intégration, dont on ne se souciait pas ou fort peu auparavant. Cette hâte, si elle n'est pas tout à fait suspecte, est foncièrement maladroite et risque même d'aller à l'encontre des objectifs qu'elle se propose.

Ici, il convient de rappeler qu'il en est de l'immigration et de l'intégration (des immigrés) comme de nombre d'autres objets sociaux et surtout d'états mentaux, où l'on se met à "vouloir ce qui ne peut être voulu", selon la belle formule de Jon Elster. C'est comme de vouloir oublier, comme de vouloir être naturel (ce qui est l'obsession littéraire de Stendhal), comme de vouloir dormir. Il suffit de vouloir oublier pour ne pas oublier, ou on ne peut oublier ce qu'on veut oublier ; il suffit de vouloir être naturel pour ne pas paraître naturel et on ne peut pas donner l'impression qu'on n'essaie pas de donner l'impression. À vouloir dormir, on ne peut réussir à dormir, c'est ce que sait de plus élémentaire mais de plus fondamental et c'est ce dont traite la psychothérapie de l'insomnie.

## L'intégration supposerait l'intégrité de la personne, fondue mais pas dissoute dans le groupe

L'intégration est elle aussi de cet ordre : à vouloir intégrer (et l'action porte nécessairement sur ceux qui le sont déjà à un titre ou à un autre) et à courir derrière une intégration qui, à proprement parler, ne dépend pas objectivement de la volonté des agents (ni de la volonté des uns, ni de la volonté des autres), on risque de tout rater. L'intégration derrière laquelle on court a pour caractéristique, comme tous les autres états, de ne pouvoir se réaliser que comme *effet secondaire* d'actions entreprises à d'autres fins.

Quand même on convient de ne pas entendre, comme cela a souvent cours dans l'opinion commune, l'intégration seulement comme une forme de promotion sociale, celle-ci étant considérée comme l'indice le plus sûr de celle-là<sup>7</sup>, elle est au bout d'actions et d'efforts qui n'ont pas besoin de se donner l'intégration comme objectif. Tout comme le sommeil peut venir comme "effet secondaire" d'une action qu'on ne fait pas pour dormir (compter les moutons pour dormir ne fait pas nécessairement dormir, sauf à ne pas savoir qu'on fait cela pour s'endormir), l'intégration, sans être indifférente à ce qui est dit d'elle et fait pour elle, ne peut être le résultat direct de cela qui est fait et dit dans cette intention.

### Déficit d'intégration, l'éternel soupçon

Parce que l'enjeu du discours sur l'intégration, qui est au fond un enjeu sur la légitimité même de la présence "immigrée" (toutes catégories et toutes généra-



4 Ou tout au moins une certaine forme d'intégration, une intégration sous le rapport du rattachement au système économique qui est à la genèse de l'émigration et de l'immigration.

5 Immigration familiale : avènement de la génération des immigrés nés en France et "enfants de France" ; dissipation de toutes les simulations et dissimulations, voire mythologies constitutives du fait migratoire que toutes nos catégories mentales et notre manière de penser la chose, qui est une forme de "pensée d'État", nous inclinent à percevoir comme "provisoire", comme "subordonné au travail" qui en est la raison, et comme "neutre politiquement" ; etc.

6 La crise de l'emploi et ses conséquences sur tout le statut de l'immigration et pas seulement sur le statut juridique des immigrés.

7 L'intégration est, bien sûr, plus que cela et autre chose que cela, on peut être pauvre et même marginal (ou même délinquant) et être "intégré" à la société dans laquelle on vit.

tions confondues), n'est rien d'autre que la valeur même de la personne en tant qu'elle se réduit totalement à son identité sociale, ce discours riche en méprises a nécessairement quelque chose d'irritant. Il ne peut en être autrement, notamment aux yeux des plus "intégrés" d'entre tous, si tant est qu'on peut s'autoriser à proposer l'esquisse d'un classement sous ce rapport, alors qu'on sait que tous les conflits d'identité sont au fond des conflits qui portent sur les classements sociaux (et les déclassements) ainsi que sur les critères qui fondent ces classements.

L'invite à l'intégration, la surabondance du discours sur l'intégration ne manquent pas d'apparaître aux yeux des plus avertis ou des plus lucides quant à leur position au sein de la société et en tous les domaines de l'existence (socialement, économiquement, culturellement, politiquement), comme un reproche pour manque d'intégration, comme un déficit d'intégration, voire comme une sanction ou un parti pris sur une intégration "impossible", jamais totale et jamais totalement et définitivement acquise. Un vague soupçon, forme particulière de la suspicion généralisée qui s'attache à toute présence perçue comme "étrangère" (lors même qu'elle puisse exciper de la nationalité française), continue à peser sous ce rapport sur le mode de relation qu'on entretient à l'égard de la société française.

## Il n'y a pas de meilleure dépolitisation d'un problème social que sa technicisation ou son reflux dans le champ de la morale

Ce sont les intéressés eux-mêmes qui se souviennent, fort à propos, de certaines significations (significations mathématiques lors même qu'elles soient approximatives) du mot "intégration". Ainsi, pour les uns, l'intégration évoque le terme proche des "intégrales" apprises dans les classes de mathématiques : l'intégration est alors comparée à une valeur asymptotique, la qualité de Français étant comme cette courbe qu'on peut prolonger à l'infini sans qu'elle touche l'abscisse. Pour les autres, la référence est à la théorie des ensembles qui dessine des groupes mitoyens délimités par des frontières, cette ligne qui est le produit d'un acte juridique de délimitation, le produit d'un acte magique, car proprement social, acte qui produit la différence culturelle autant qu'il en est le produit.

On est là en plein champ des luttes pour le monopole du pouvoir de faire et défaire les groupes, c'est-à-dire le monopole de *définir* des identités, au sens

primitif du mot "définir" : "tracer en lignes droites des frontières" et, par là, séparer "l'intérieur de l'extérieur", "le royaume du sacré du royaume du profane", "le territoire national du territoire étranger" (Émile Benveniste).

### Morale et politique

"Éthique", "le temps d'une éthique". La précision est-elle nécessaire ? L'explicitation de l'éthique n'est-elle pas de trop en cette circonstance ? Pourquoi "éthique" et non pas plus banalement "morale" ? Est-ce pour sacrifier là encore à une mode lexicale, un terme se substituant à l'autre ? Le rappel de l'éthique est quand même utile en cette matière. Car s'agissant de l'immigration il est difficile de faire le partage entre morale et politique ; la chose est par définition plus difficile dans le cas de l'immigration que dans le cas de tous les autres objets sociaux, quand même ils seraient par priorité des objets de charité.

Dans l'objet "immigration", politique et générosité sont étroitement liées : l'être "a-politique", parce que "non-national", qu'est l'immigré est, d'une part l'illustration par nature du caractère éminemment politique (même s'il n'est pas avoué) de l'immigration et, d'autre part, l'illustration paradigmatique de cette espèce d'objet qu'on aimerait réduire en sa totalité à une question de pure morale. La manière la plus pernicieuse de subvertir l'immigration en assurant la domination la plus totale qui puisse s'exercer sur elle est de la dépolitiser. Or il n'y a pas de meilleure dépolitisation d'un problème social que sa technicisation ou son reflux entier dans le champ de la morale, cette moralisation excessive étant une forme particulière de technicisation et sans doute la meilleure et la plus sûre dépolitisation.

Morale et politique se complètent ici et se conjuguent pour convertir dans les faits les droits que possède en droit cette catégorie de sujets qui sont partie au dialogue – mais qui n'ont aucun droit à avoir des droits, parce qu'ils ne sont pas des nationaux – en devoirs, en obligations auxquels est tenue l'autre partie. Plutôt que de reconnaître des droits à son partenaire, les droits auxquels il a droit, on garde à les lui présenter et à se les représenter comme des devoirs auxquels on s'oblige, comme des actes de générosité ou des largesses unilatérales. Lors même que, dans les faits et en pure comptabilité, on paie le même prix, ce prix est transfiguré, est qualitativement autre dès lors qu'il est susceptible d'être détaché du socle proprement contractuel et, par suite, juridiquement garanti des droits. Certes, "la générosité fait (toujours) plaisir aux généreux" (Marx), mais ce n'est pas toujours généreusement qu'elle leur fait plaisir.